Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 32 (1975)

Heft: 10: Transfert dans l'éducation physique

Artikel: Un monde méconnaissable

Autor: Naudin, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-997581

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un monde méconnaissable[1]

Pierre Naudin

Les progrès, en athlétisme, ont dépassé les prévisions des plus optimistes, en même temps qu'ils modifiaient profondément l'état d'esprit sportif, le milieu sportif et les compétitions. Le monde de l'athlétisme est devenu méconnaissable, pour ceux qui, depuis seulement vingt-cinq ans, ont connu et vécu son développement et assisté à des excès manifestement bénins comparés à ceux qui, depuis quelques années, ont été en quelque sorte suscités et, bien entendu, absous.

Les prodromes de cette mutation avaient tout d'abord été très lents, très insidieux au lendemain de la première guerre mondiale: on ne pensait pas à l'athlétisme comme on y pense désormais, et, sauf en de rares occasions, il ne remplissait pas les stades. L'adolescent qui s'y adonne actuellement a certes, comme tous ceux d'autrefois, pour but de se distraire, mais il recherche, c'est évident, la performance avec une véhémence que les potaches d'hier et d'avant-hier n'affichaient pas. S'il se sent inapte à l'accomplir, donc à s'imposer, il advient qu'il renonce, bien souvent, à poursuivre ses projets, ses chimères, ce en quoi il a tort. L'orgueil des athlètes de maintenant est plus vigoureux que celui des jeunes d'autrefois. **Parce que la presse a enfin accordé à ce sport une place qu'il a pourtant de tout temps méritée.** Mais attention: la réussite engendre inéluctablement l'excès. Nous sommes sur le seuil même de toutes les extravagances.

Lorsque l'on pratique un sport, individuel ou non, les résultats ne doivent pas importer exclusivement.

Pour l'athlétisme, quiconque étudie les statistiques relatives au nombre de pratiquants par catégories d'âge constate que si l'engouement des benjamins, des minimes et des cadets est sensiblement le même depuis longtemps (car ils ne tiennent guère compte des «temps», des mesures, souhaitent simplement s'ébattre, en se prenant, en leur for intérieur pour tel ou tel champion qu'ils admirent sans pressentir le **travail** qu'il faut accomplir pour «percer» puis pour se maintenir en condition), l'engouement des juniors est en baisse catastrophique. Il suffit, pour s'en rendre compte, de dénombrer les participants d'une matinée ou d'une après-midi de cross.

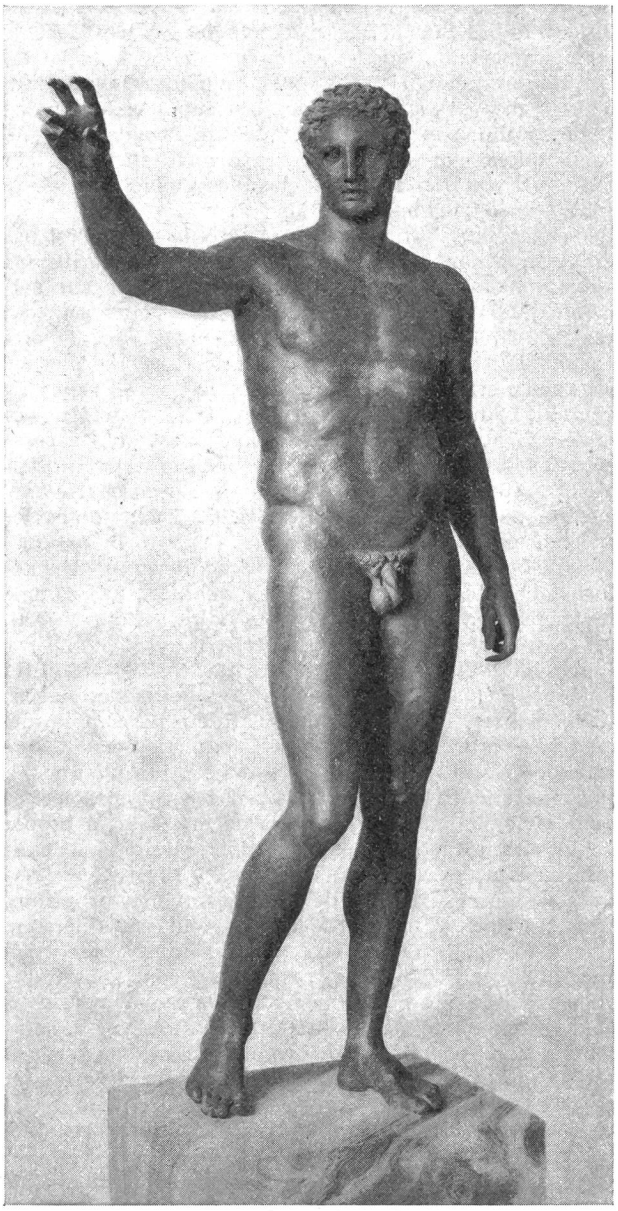
Pourquoi tant de... déchet ? Parce que les juniors savent dans leur esprit et dans leurs muscles que la compétition devient de plus en plus âpre, et qu'au niveau supérieur, il faut être doué d'une énergie peu commune et d'un moral invulnérable pour espérer devenir quelqu'un...

Oublions les juniors déçus, qui renoncent très vite, sollicités d'ailleurs par maints plaisirs faciles, pour nous occuper des juniors qui persistent.

Certains ne progressent guère; d'autres même, malgré leur bon vouloir, sont incapables d'améliorer leurs performances chronométriques et métriques. Ils aiment, cependant, à se situer par rapport aux camarades de leur force et sentir dans leur classement, au terme des épreuves dans lesquelles ils se sont inscrits sans illusions, une amélioration. Il suffit à quelques-uns d'entre eux de «figurer» dans les pelotons, et cette façon d'envisager les choses est valable: il y a d'ailleurs de l'exhibitionniste dans tout athlète, et le seul plaisir de se mettre «en tenue» est, pour certains, une motivation suffisante. Avouons-le: les stades seraient bien dépeuplés et les interclubs inintéressants si les compétitions n'étaient ouvertes qu'à une certaine élite !...

Pour les juniors doués, le sport est quelque chose de très sérieux et l'entraîneur, s'il est un bon entraîneur, exige d'eux une assiduité passionnée et une obéissance active. Or cette assiduité, cette sujétion de disciple à maître, cette passion de ce que l'on fait, ne sont-elles pas contestées par une grande partie de la jeunesse actuelle, avide d'indépendance, sûre d'elle-même et de ses prérogatives, et un peu trop encline au farniente ?

Les efforts qu'il faut accomplir pour se distinguer sportivement sont raillés par les adeptes de l'inertie, et, objectivement, le «A quoi ça sert ?« qui leur vient aux lèvres a de quoi mettre les sportifs dans l'embarras.



Ephèbe d'Ancythère.

En effet:

On ne peut plus dire désormais que le sport préserve la santé, puisque les compétitions, quelles que soient les catégories de concurrents qu'elles rassemblent — même les vétérans ! — sont devenues des affrontements acharnés.

On ne peut pas dire que, pour certaines disciplines le sport embellit. Il suffit de voir l'œuvre (!) des anaboli-

[1] Tiré de l'«Athlète et son Destin»

sants; ils placent ceux qui les ingurgitent à l'opposé des **canons** de la beauté !
On ne peut pas dire que le sport rapporte, puisqu'il ne rapporte vraiment qu'aux vedettes.
On ne peut pas dire qu'il est une distraction, puisqu'il exige beaucoup, physiquement et moralement, des individus qui s'y livrent.
On ne peut pas dire qu'il libère, qu'il «décomplexe» les athlètes, puisque la condition même de leur progrès, sinon de leur réussite, est un assujettissement à un plan d'entraînement rigoureux, sous la surveillance souvent impitoyable d'un entraîneur.
On ne peut pas dire que le sport facilite les rapports entre les jeunes, puisque ceux qui s'y consacrent s'excluent d'eux-mêmes de certains clans de «copains» où les loisirs ont une autre signification.
Le sport prend du temps. Sur les études. Sur les loisirs. Sur le travail. Sur le repos. Sur les heures consacrées à la famille. Sur la vie affective (et ce n'est pas le moins important, pour un junior !).
On comprend qu'à la réflexion quelques jeunes tout d'abord disposés à accepter les conditions et les renoncements indispensables à la réussite sportive, et qui souhaitaient par l'athlétisme, affirmer, sinon affiner leur personnalité, les aient trouvés finalement aberrants par rapport aux résultats obtenus.
Certes, comme l'affirmait Geo André, **le sport n'est pas uniquement un moyen d'afficher une supériorité sur autrui, mais surtout d'affirmer des victoires sur soi-même.** Mais ces victoires-là, les plus belles en tout cas, ne les obtient-on pas, surtout, en essayant de surpasser, de surclasser autrui ?... Vaincre, même dans un interclubs sans grand intérêt (pour la presse) est difficile. Si l'athlétisme se dépeuple, si les passions s'émoussent au cours des compétitions, c'est qu'il a cessé d'être, **à tous les niveaux,** le jeu pénible d'il y a quelque vingt-cinq ans, la distraction sérieuse d'avant-guerre, pour devenir **une servitude !** Dans toutes les spécialités du stade, il faut être «très fort» et «très vite», ce qui impose des sacrifices nombreux et des efforts acharnés pour obtenir ces qualités qui, somme toute, ne sont pas **payantes** dans notre société où tout est contaminé par la notion du profit.
Parce qu'il était un athlète complet aux possibilités immenses, Geo André conseillait aux jeunes de ne pas se spécialiser, et de considérer l'athlétisme comme une méthode naturelle, plus poussée, tout simplement, que celle de Georges Hébert. S'il avait vécu jusqu'à nous, il raisonnerait différemment. Mais il écrirait toujours ce qu'il écrivait dans l'As du mois de mai 1927, à propos de l'atout indispensable à tout athlète: la vitesse.
«En chacun des gestes de l'athlète, la vitesse[1] est reine. Base de l'existence, elle jouit des mêmes propriétés en athlétisme. Elle sert de base à tout entraînement. Elle favorise le développement harmonieux, les muscles allongés plutôt que pesants et courts, l'athlète élancé. Parce que nous l'avons sans cesse en vue, nous nous efforçons de garder une grande souplesse à notre musculature, en lui faisant pratiquer certains exercices préliminaires spéciaux, en la baignant après l'effort et en lui faisant subir des massages appropriés. Pour elle encore, nous voulons avoir un système nerveux parfaitement sensible, une volonté solide.»
Maintenant les jeunes et les adultes ne se rendent plus au stade comme Geo André le conseillait: «Lorsque vous vous rendez au stade, allez-y pour vous distraire, par amour de l'exercice que vous allez prendre, pour le bienfait que vous allez en recueillir. Ne pensez pas à la course prochaine, aux championnats futurs, à l'état de votre forme. Tout cela viendra naturellement sans que vous y songiez. S'entraîner pour le plaisir du mouvement est un repos moral, une satisfaction très grande. Le faire par nécessité de ravir ou de conserver un titre est souvent une obsession dont je vous fais grâce. N'enviez pas toujours le sort du champion; il a parfois des heures bien ingrates.»
«Entraînez-vous trois fois par semaine, c'est suffisant.»
De nos jours, rien n'est plus «grave» que l'entraînement, rien n'est plus opposé à la notion du jeu. Parce que l'esprit a changé.
Autrefois, il n'existait guère de phénomènes. Faisait de l'athlétisme qui voulait et comme il le pouvait. Le club était davantage une famille qu'une association composée d'éléments hétérogènes, les uns, venus pour se distraire et voulant faire mieux, toujours mieux, en s'entraînant en conséquence, les autres plus ou moins racolés en raison même de leurs «qualités».
Désormais, les qualités des «nouveaux» sont testées très vite, et les entraîneurs se soucient peu des athlètes qui ne peuvent pas «rendre». Il existe même, dans certains clubs, des compartimentages inadmissibles, des sélections, des préséances qui n'ont rien à voir avec la différence de classe sportive, mais avec la différence de classe sociale.
Dans l'un deux où je suis passé, voici maintenant quelque quinze ans (l'U.S.Ivry), l'entraîneur, dont je n'avais pas à me plaindre, n'avait pas «encaissé» un nouveau venu, parce que cet athlète était un esprit simple, sans manières — le type même de ce «jeune prolétaire» dont Marcel Carné, dans ses films, avec une obstination navrante, fait une si pitoyable description... en croyant rendre hommage à la classe ouvrière !
Le club étant composé de travaillistes et de licenciés de la FFA, garçons et filles, les sympathies de l'entraîneur allaient très nettement à ces derniers, et le nouveau, Michel Vermeulen, lui déplaisait par ses manières frustes et son langage.
Toute sa jeunesse, Michel l'avait passée dans des taudis. Il voulait échapper à son milieu misérable; mais comment ?... Aucune main ne s'était tendue, aucune de ces amitiés qui élèvent ou qui soutiennent, ne s'était offerte. Quinze jours après son arrivée au club, et alors que personne ne s'en occupait, il m'avoua un soir de cafard, qu'il sortait de prison. «Entraîné» par des copains, il avait volé une moto et s'était fait «épingler» en la rapportant, le lendemain, à l'endroit où il l'avait... empruntée !
Je me liai d'estime avec lui et ne révélai pas, évidemment, ce que je savais de son «passé». Nous devînmes des copains de cendrée, et, à force d'entraînements acharnés (il fréquentait le stade tous les soirs, de six heures à neuf heures !) Michel, **qui n'avait jamais couru,** parvint (vite) à ma hauteur (ce qui lui était facile !) si bien que nous fûmes les deux représentants de notre club sur les distances allant du 3000 au 10 000. **Ce ne fut que lorsque Michel commença à bien marcher que l'entraîneur, qui avait souri dédaigneusement de l'amitié qu'un intellectuel (sic) comme moi témoignait à ce misérable (au sens hugolien du terme) s'intéressa platement à mon compagnon !**
L'intérêt toujours croissant de l'entraîneur et la bonne volonté de Michel furent tels que celui-ci gagna un cross de l'Humanité et devint champion de France de la FSGT du 10 000, manquant de peu le titre du 5000 !
Je trouve l'attitude de cet entraîneur socialement condamnable, et son opportunisme sportif révoltant. Je le dis sans vanité, mais parce que c'est la vérité: sans moi, ce garçon serait sans doute retombé dans ses errements. Ses victoires sportives, d'ailleurs, furent le prélude à d'autres victoires, d'ordre social, puisqu'il s'est reclassé... après avoir hélas ! abandonné la compétition. Et qu'on ne prétende pas que ce fut le sport qui sauva Michel: c'est l'amitié. Le sport fut le catalyseur de son énergie. Rien de plus !

---

[1] Aujourd'hui, on ne pense plus de la même façon. Plutôt que la vitesse, on dit que c'est l'endurance qui est reine, parce que c'est elle qui est la «substance vitale» et que c'est à partir d'elle que s'élaborent les autres qualités physiologiques, la vitesse et la résistance en particulier. (Y. J.)